



# La rencontre

*provoque ma liberté*

*Don Luigi Giussani, Le Défi..., Chapitre VI*

## **Les lignes directrices de la pédagogie de la révélation**

### **a) Suivre le Maître.**

La première chose que Jésus demande, c'est qu'on le suive. Les modalités que Jésus emploie pour appeler ses disciples sont compréhensibles et acceptables. Elles ont une implication beaucoup plus grande, mais qui n'est pas encore perçue. Lorsque Jésus a dit à André, Jean, Simon : « Suis-moi ! », il leur a fait une invitation qu'ils étaient tout à fait en mesure de comprendre. Tentons maintenant de nous projeter trente ans après ce premier appel, quand les disciples - alors disséminés de par le monde de cette époque - sont devenus les fondateurs d'une réalité totalement nouvelle. En repensant (123) à leur passé, quelle grande signification prenait alors ce premier appel : « Suis-moi ! » Mais, au moment où ils l'entendirent, son sens total et profond ne pouvait être perçu.

J'ai déjà fait l'analogie avec une expérience de la vie de tous les jours. Une personne en rencontre une autre qui aura une importance capitale pour sa vie : si vingt ou trente ans après elle repense à cette première rencontre, elle sera frappée de saisir la signification cachée d'un certain moment de sa vie, de reconnaître le contenu du moment de la rencontre, contenu que l'histoire fera petit à petit émerger et que le temps manifestera !

### **b) La nécessité d'un renoncement.**

Mais, au fur et à mesure que le temps passe, Jésus est de plus en plus exigeant. Son appel à le suivre ne signifie pas seulement qu'il faut être prompt à le reconnaître comme étant juste, digne de confiance, mais implique la nécessité d'« un renoncement à soi-même » (Mt 10, 39). En un sens, c'est évident : pour suivre l'autre, il faut abandonner sa propre position, il faut « s'abandonner ». C'est pourquoi Jésus demande à ses disciples de le suivre en acceptant de se détacher de ce qui leur est propre, comme leur vie familiale ou leurs biens. Cela comportait déjà une certaine « étrangeté », mais qui restait dans le domaine du raisonnable. Il y avait, à l'époque, de nombreux « rabbi », par exemple certains groupes d'Esséniens, qui se retiraient (124) dans le désert, ou qui s'établissaient aux portes de la ville, dont les adeptes abandonnaient leurs biens. Mais même le sens profond de ce renoncement - le renoncement à « soi-même » comme critère - ne devait apparaître qu'ultérieurement dans l'esprit des disciples.

### **c) Au vu et au su de tout le monde.**

Cependant, non seulement Jésus exige de ses disciples qu'ils se détachent de leurs biens, mais encore qu'ils le fassent au vu et au su de tout le monde, « pour lui ». Il demande qu'on le suive aussi extérieurement, socialement (c'est le témoignage), et c'est de cela qu'il fait dépendre la valeur même de l'homme, le salut. « Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, moi aussi je me déclarerai pour lui devant mon Père qui est dans les cieux; mais celui qui m'aura renié devant les hommes, à mon tour je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux » (Mt 10, 32). Du reste, aucune relation n'est jamais entière ni authentique si elle n'a pas la force de se manifester à la société. Si, par exemple, une jeune fille est liée depuis longtemps à un jeune homme, elle finira par lui dire, peut-être sous la pression de son père ou de sa mère : « Viens à la maison, je vais te présenter à mes parents », et tant que le jeune homme tergiversera en disant : « Mais non, attendons », et hésitera aussi à faire connaître son lien à ses amis, la jeune fille se sentira, à juste titre, mal à l'aise et peu sûre des sentiments du jeune (125) homme à son égard. En effet, tant qu'un sentiment ou un lien n'a pas une assise telle qu'il puisse affronter le regard de la société, s'affirmer face à tous, on ne peut dire que ce sentiment ou ce lien soit authentique. C'est pourquoi le Seigneur préconise cette trajectoire de persistance : qu'on le suive, et qu'on le fasse jusqu'au point de savoir abandonner ce que l'on possède ; mais on ne lui appartiendra pas vraiment tant que l'on ne se sera pas entièrement détaché de toute chose, tant que l'on ne prendra pas ouvertement son parti. Pour reprendre l'exemple du jeune homme, il peut faire fi de tous ses intérêts et même de ses liens fa-



miliaux pour rester auprès de sa petite amie, mais cela n'est pas la preuve de la solidité de son lien, car il peut en même temps ne pas vouloir que cette relation soit socialement reconnue, alors que la meilleure preuve que l'on puisse donner d'un sentiment humain est de l'« afficher » au grand jour, « au vu et au su de tout le monde ».

### ***A cause de lui : le cœur de la liberté***

Les passages que nous avons décrits constituent en quelque sorte une première étape des rapports de Jésus avec les siens. Nous pouvons parler d'une deuxième étape durant laquelle il fait sa demande plus pressante et lui donne toute sa profondeur.

(126) C'est un moment destiné à provoquer une grande impression chez ses disciples les plus proches. Jésus commence à employer avec insistance la formule « à cause de moi ». Ainsi les facteurs que l'on considérait auparavant comme fondamentaux perdent-ils peu à peu de leur importance dans la détermination d'une identité; se dessine alors une nouvelle identité, un visage différent, pour qui ce que l'on fait de bon ne l'est pas parce qu'on le croit ou le pense tel, mais parce qu'on le fait pour lui. « À cause de moi. » Mais surtout, on doit prendre acte qu'en agissant «à cause de lui » on peut susciter l'ostracisme de la société et se démarquer de la mentalité ordinaire.

Dans le dixième chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, Jésus envoie les Douze en mission; il leur donne des instructions qui expriment bien cette deuxième étape de sa méthode pédagogique.

« Et si quelqu'un ne vous accueille pas et n'écoute pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville et secouez la poussière de vos pieds. En vérité, je vous le dis : au jour du Jugement, il y aura mois de rigueur pour le pays de Sodome et de Gomorre que pour cette ville-là. Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; montrez-vous donc prudents comme les serpents et candides comme les colombes. Méfiez-vous des hommes : ils vous livreront aux sanhédrins et vous flagelleront dans leurs synagogues; vous serez traduits devant des gouverneurs et des rois, à cause de moi, pour rendre témoignage en face d'eux et (127) des païens (...). Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant; les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous à cause de moi (...). Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son patron. il suffit pour le disciple qu'il devienne comme son maître, et le serviteur comme son patron. Du

moment qu'ils ont traité de Bézéboul le maître de maison, que ne diront-ils pas de sa maisonnée ! (...) Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour ; et ce que vous entendez dans le creux de l'oreille, proclamez-le sur les toits » (Mt 10, 14-18 ; 21-22 ; 24-25 ; 27).

Or, l'aspect fondamental et, tout bien considéré, le plus impressionnant de ce « à cause de moi » n'est pas tant la description, si réaliste et si grave soit-elle pour celui qui écoute, des éventuelles hostilités qui attendent le disciple du Christ, que le fait sous-entendu par une telle description : petit à petit, Jésus se place au cœur de l'affectivité et de la liberté de l'homme. Et cela devient frappant quand il se met en parallèle avec les sentiments les plus intimes de l'homme.

« Comme il parlait encore aux foules, voici que Sa mère et ses frères se tenaient dehors, cherchant à lui parler. À celui qui l'en informait, Jésus répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Et tendant sa main vers ses disciples, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère » (Mt 12, 46-50).

Il se pose en (128) alternative aux sentiments naturels, même si le terme « alternative » est erroné : il ne rend compte que du premier impact de l'attitude de Jésus. On devrait dire : il se pose au cœur des sentiments naturels eux-mêmes, il se place de plein droit comme étant leur vraie source.

« N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi (...). Qui aura trouvé sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera » (Mt 10, 34-37 ; 39).

La liberté de l'homme se vérifie bien plus dans l'expérience de ses rapports avec les siens que dans son rapport à soi. Un homme accepterait plus volontiers de renoncer à lui-même qu'à la personne aimée. En effet, sa liberté se renforce dans le rapport de possession ou de préférence. Jésus se place donc au centre de tels rapports, comme dans le cœur qui les engendre et sans lequel ils ne pourraient exister.

C'est ce qui est à l'origine de l'hostilité à son endroit. Tant qu'il se dit « maître » et demande qu'on le suive, on peut le reconnaître et le suivre ou non ; on a aussi la possibilité de rester tout simplement indifférent ; mais lorsque



son appel se transforme explicitement en une revendication de possession de notre liberté, alors on a le choix entre accepter et l'aimer, ou refuser et lui être hostile.

L'histoire imaginée précédemment (cf introduction du chapitre : un nouveau venu s'installe avec sa famille dans un petit village de montagne, montrant une étonnante culture et un grand raffinement. Ce n'est qu'après avoir noué amitié avec les villageois qu'il leur donnera la clef de son énigme: il est le Roi du Portugal en exil) illustre aussi par analogie l'aversion qui surgit face à quelqu'un qui, d'une manière ou d'une autre, met en acte la centralité d'une revendication. Un jour, en effet, après que le « roi du Portugal » s'est fait aimablement accepter par les villageois, une voiture de police est venue le chercher. Il avait été trahi. Par qui ? Par le maire. Mais pour quelle raison ? Jamais le maire n'avait été tant respecté et honoré que pendant le séjour de ce monsieur au village ! Pourtant, le maire sentait, et il ne pouvait s'y résoudre, qu'il n'était plus le personnage central du village. Il se sentait détrôné en tant que référence et notable local. Un mécanisme très semblable s'est enclenché pour ce qui est des réactions envers la personne de Jésus. C'est précisément en raison de sa manière de se présenter, c'est-à-dire au moment où il se met à allumer que sa présence a une signification décisive et un pouvoir déterminant au cœur de la liberté des hommes, que commence à apparaître de l'hostilité à son égard.

Une doctrine qui explique la vie peut provoquer un assentiment ou un rejet - déclare Romano Guardini -, mais il en va tout autrement quand un être humain a la prétention d'avoir une importance capitale pour notre vie. Pour reconnaître, pour accorder du crédit à une telle revendication, celui qui l'entend doit renoncer à soi-même, sacrifier l'autonomie de son jugement, d'une manière si sensible que cela ne peut survenir que dans l'amour. Si l'on ne consent pas à ce renoncement, on éprouve alors une aversion radicale, profonde, que l'on tentera de justifier par tous les moyens.

C'est à ce moment précis que les apôtres approfondiront leur choix au cours de cette deuxième étape, comme les autres, en ce même moment, prendront leurs distances avec Jésus. Tresmontant déclare : « *Si l'on étudie le cas de Jésus de Nazareth, on voit que la résistance rencontrée provient de ce que Jésus enseigne une doctrine, par ses actes et ses paroles, qui bouscule, qui bouleverse des habitudes reçues, des représentations reçues, des idées reçues. Ceux qui transmettent les idées reçues et qui les gardent se révoltent contre cet enseignement de nouveauté. Il est intolérable à leurs yeux. Il le sera toujours.* »

« Comment expliquer cette résistance à la nouveauté, cette résistance à l'information créatrice de l'humanité, cette nostalgie foncière du passé, de l'ancien, du primitif ? On peut émettre l'hypothèse qu'un animal qui est soumis à la nécessité de subir des métamorphoses pour atteindre son âge ou plutôt son état adulte, s'il était conscient et s'il connaissait d'une manière réflexive son état ancien, son état présent et cette invitation à subir une métamorphose on peut émettre l'hypothèse qu'il résisterait de toutes ses forces à cette métamorphose. Le ver préférerait rester ver, la chrysalide rester chrysalide, plutôt que de subir les transformations qui vont faire de la larve un animal nouveau. Il est très probable que l'homme soit précisément dans ce cas. C'est un animal essentiellement inachevé, appelé par Dieu le créateur à une destinée surnaturelle, la participation à la vie de Dieu, et qui ne peut accéder à cette destinée que par une nouvelle naissance, une transformation, une métamorphose : le terme se lit dans les lettres de saint Paul. Cet animal divinisable - c'est la définition que Grégoire de Nazianze donnait de l'homme - résiste de toutes ses forces à cette transformation, à cette nouvelle naissance, à cette métamorphose ; et ceux qui l'appellent à cette transformation, il les persécute. Il préfère rester l'homme ancien, le vieil homme, plutôt que de devenir l'homme nouveau. Ou plus précisément, il existe en lui deux désirs contradictoires : l'un qui le porte à consentir à cette métamorphose et l'autre qui le porte à retourner en arrière, à régresser<sup>2</sup>. »

Prendre position pour ou contre le Christ réside dans l'inconcevable revendication de sa personne, dans la nouveauté absolue de sa « nature », dans l'inimaginable réponse à la question sur son identité : c'est la clef de voûte pour progresser dans la connaissance de soi et dans la conception de la vie.

**Notes :**

2 C. TRESMONTANT, Problèmes du christianisme, Paris, Editions du Seuil, 1980, pp.250-251.